

Éthique en psychanalyse. Politique du symptôme

Qu'est-ce que cela signifie ?

Parmi les professions impossibles énumérées par Freud, la psychanalyse est la seule où la technique et l'éthique doivent former un seul et unique visage moebienement uni. Un dérapage dans sa praxis devient un dérapage éthique. Et sa politique ne devrait être que celle du symptôme. Mais... qu'est-ce que cela signifie ?

Dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan ne fonde pas son éthique sur une série de préceptes moraux qui descendrait du ciel d'un père ou d'une entité législatrice, mais sur le respect du bord de *das Ding*, la chose incestueuse, le noyau (*kern*) de l'Autre. Et par extension de l'autre humain, que ni la machinerie symbolique ni notre appétit de toute sorte ne devraient abolir dans son avancée. Ce respect du réel de l'Autre/autre est le noyau éthique de la psychanalyse.

C'est ce que les Grecs appelaient des lois non écrites de la *diké*, qui rendent humain l'humain. Les lois écrites, par contre, celles du *nomos*, devraient trouver leur origine dans celles de la *diké* : l'interdiction de l'inceste, du meurtre, ainsi que l'obligation rituelle d'enterrer les morts, car même le mort est notre semblable.

Le symptôme, incarné dans Antigone lorsque Créon empêche l'enterrement de Polynice, se croise justement comme un hurlement du réel, qui essaye d'arrêter l'avancée démesurée du symbolique quand les lois du *maître*, nécessaires pour le fonctionnement de la cité, changent au gré du patriarche. Tel est le *kerigma* (décret démesuré) de Créon, qui viole les lois de la *diké*. Notre politique est celle du symptôme, une tentative de mettre fin à la démesure. Un équilibre fragile entre la loi nécessaire pour le fonctionnement d'un sujet ou d'une communauté de lien social et son bord symptomatique lorsque cette loi dépasse les bornes, considérant que le symptôme constitue une limite jusqu'au prix d'être une écriture liminaire sauvage

C'est là que le réel qui devrait régir l'éthique de la psychanalyse tourne autour, ce que nous, les analystes, devrions essayer de préserver, en la réécrivant, en assumant la responsabilité de contribuer à la sauvegarde de la psychanalyse dans la culture.

Rappelons les singularités uniques de la cure analytique : c'est la seule à donner la parole à celui qui souffre, n'acceptant que la supposition de l'analysant de nous accorder le savoir sur la façon de le sortir du pétrin comme une tromperie efficace. Autour de notre présence, une forme étrange traduit ce que nous devenons à chaque cure, la manière dont nous nous laissons prendre comme une matière modelable que l'analysant sculpte en faisant apparaître le profil d'un objet qui formait autrefois le noyau d'une sorte de cocon, un fantasme protecteur mais qui, au moment de la consultation, étouffe et arrête la vie du patient, ou bien le fait agir sans frein ni mesure.

Ce cocon, avant protecteur, empêche ce que Freud postule pour les fins des analyses, lorsque cette union (ce que Lacan a appelé *cross-cap*) doit se couper au bon endroit pour restituer au sujet la capacité de (je cite Freud en allemand) *Genuss und Leistungsfähigkeit*, pas tellement « aimer et travailler » comme jouir de la bonne manière et être capable de produire pour la propre vie.

Ceci atteint, l'analyste devient superflu. Et il sera éjecté comme représentation de l'objet, comme on le sait bien. Voici le réel dont on parle. Un analyste *good enough* (assez bon) accepte ce destin de *palea* (paille) qui entoure la graine précieuse qui n'est pas sienne, et dont le bord écrit la lettre. Même éjectés, nous devons être leurs scribes.

Ce réel que nous devons protéger tend à sa méconnaissance, voire, je cite, à « sa négation systématique ».

Freud a décrit la manière la plus fréquente de cette négation radicale : la formation de masses humaines, nombreuses, ou en psychanalyse de petits groupes, jusqu'à devenir des masses à deux. Ce n'est rien d'autre que la ruse de toutes les ruses : la rencontre de l'idéal et de l'objet dans un leader, bouchonnant au maximum la béance qui, à l'inverse, devrait rester fermement ouverte par la sauvegarde du réel.

D'après Lacan, Freud, qu'il reconnaît comme son *maître*, réalisant que sa découverte ne pouvait être transmise par les disciples, réticents à sauvegarder le sillon acéré de sa lettre, a accepté l'internationale qui s'ébauchait. Il l'a voulue comme une sorte de sarcophage, pour que la psychanalyse reste, pendant un certain temps, en état latent, en état végétatif, à attendre le lecteur de la lettre qui y gisait dans l'espoir de trouver son lecteur, pour arriver à temps à son destin.

Lacan se décrit comme insufflant de la vie à la momie qui, lisant la lettre, réveille ce *corpus* de pratique et formalisation, en rouvrant ce sillon stérilisé. Sillon d'érosion formé par la Cascade de Lettres.

La constitution d'un groupe dans lequel le fait de déposer l'idéal et l'objet chez celui qui dirige, que ce soit une internationale ou un groupe de fait, n'importe quel en soi le nom, devient un lieu (je cite) de « routine qui assure notre confort », avec de lourds effets d'ennui. Ajouté à des attitudes obséquantes, qu'il ne faut pas confondre avec le respect, cela finit par devenir un symptôme de manque de vitalité, d'oblitération de la lettre, comme, pourquoi pas, un sillon couvert de boue, qui n'est plus net.

Ce que je décris peut arriver à n'importe qui si nous ne tenons pas compte de la difficulté singulière de manœuvrer avec ce feu froid qui es le réel avec lequel nous travaillons, qui brûle aussi et, plus encore, duquel nous serons le matériel jetable au moment de la conclusion de chaque analyse. Souvent, probablement sans nous en rendre compte, nous nous compensons nous-mêmes pour cette chute qui survient dans chaque analyse dans le domaine du lien social analytique où, à l'inverse, nous devrions essayer de l'écrire et de le sauvegarder. Surtout ceux qui, à cause de leur place historique et symbolique, marquent/marquons les vecteurs qui pointent les politiques de la psychanalyse.

Elles devraient être celles du symptôme. Parce que le symptôme est justement, comme j'ai déjà dit, le hurlement du réel qui fait limite à la poussée nécessaire, mais qui ne devrait s'excéder non plus, du discours *maître*. Lorsqu'il s'extra/limite, le réel du symptôme apparaît et c'est à la politique de la psychanalyse de lui donner sa place.

Revenons au séminaire de l'éthique : Antigone est devenue symptôme, écriture sauvage du décret démesuré de Créon. Qui n'a pas fonctionné comme père de sa cité, mais comme patriarche, une néoplasie invasive et potentiellement mortelle de la fonction de l'opérateur structurel paternel.

Lacan avait fondé son école comme un « refuge contre le malaise de la culture », dans l'espoir d'obtenir un espace « libre de *tout* effet de groupe ».

Il est clair que cela n'a pas fonctionné. Les raisons d'un exercice plutôt d'école, parfois à rebours, restent à être interrogées. En partie, l'éloignement de ces objectifs, excessifs peut-être, s'est dû aux effets de groupe et aux leaderships charismatiques qui se réclamaient et qui s'offraient parfois dans ce domaine. Parce que, comme Étienne de la Béotie l'a décrit dans son *Discours sur la servitude volontaire*, il est plus confortable de se laisser guider que de décider et de penser à ses propres risques.

Dans ce bref espace j'essaye de rappeler que notre travail tend à éveiller, à « dire non » au fait que tout groupe se consolide dans le sens, évitant de donner lieu à écrire la lettre qui entoure le réel d'une forme moins sauvage que la manière dont le symptôme l'entoure. Là où il semble très pénible.

Dans la cité c'est une question aussi cruciale que brûlante, à l'heure où le discours totalisant de la science dispute à la psychanalyse la souffrance mentale du sujet, voulant la standardiser.

En tentant d'éliminer le réel du symptôme, le souffrant est exproprié de son écriture, sauvage mais propre, et il est désapproprié de son savoir.

Exercer la politique du symptôme revient à respecter l'éthique qui nous réunit, devant une lettre sauvage qui n'aspire pas à sa domestication. Mais à sa réécriture.

Silvia Amigo